



Hunt Institute for Botanical Documentation
5th Floor, Hunt Library
Carnegie Mellon University
4909 Frew Street
Pittsburgh, PA 15213-3890
Contact: Archives
Telephone: 412-268-2434
Email: huntinst@andrew.cmu.edu
Web site: www.huntbotanical.org

The Hunt Institute is committed to making its collections accessible for research. We are pleased to offer this digitized version of an item from our Archives.

Usage guidelines

We have provided this low-resolution, digitized version for research purposes. To inquire about publishing any images from this item, please contact the Institute.

About the Institute

The Hunt Institute for Botanical Documentation, a research division of Carnegie Mellon University, specializes in the history of botany and all aspects of plant science and serves the international scientific community through research and documentation. To this end, the Institute acquires and maintains authoritative collections of books, plant images, manuscripts, portraits and data files, and provides publications and other modes of information service. The Institute meets the reference needs of botanists, biologists, historians, conservationists, librarians, bibliographers and the public at large, especially those concerned with any aspect of the North American flora.

Hunt Institute was dedicated in 1961 as the Rachel McMasters Miller Hunt Botanical Library, an international center for bibliographical research and service in the interests of botany and horticulture, as well as a center for the study of all aspects of the history of the plant sciences. By 1971 the Library's activities had so diversified that the name was changed to Hunt Institute for Botanical Documentation. Growth in collections and research projects led to the establishment of four programmatic departments: Archives, Art, Bibliography and the Library.

Mémoire présenté à l'Institut
National, par le Citoyen Joseph Martin, Botaniste,
chargé de la Direction des jardins & pépinières
Coloniales, dans la Guyane française, le 1^{er} Nivôse;
An 5^e de la République française, &c.

Citoyens,

Étant de retour de la colonie de Cayenne ou le gouvernement m'avait
fait passer en 1790, pour me charger de la Direction des jardins et
pépinières coloniales, il est de mon devoir de rendre compte à l'Institut
National de l'objet de ma mission dans un pays non moins intéressant
par la guerre de ses cultures, que par la fertilité du sol.

Le but du gouvernement était de propager et faire cultiver dans
cette colonie, les arbres à épices, et autres arbres utiles au commerce, aux
arts et à la subsistance des hommes; jusqu'à lors cette culture avait été
extrêmement négligée, ou plutôt elle était nulle; on n'y connaissait que
celle du canellier, et du giroflier coniacque dans la seule habitation nationale
appelée la gabrielle, presque tous les navires qui avaient été expédiés de
Côte de France avaient été perdus faute de pain, un voyage que j'eus
occasion de faire en 1788, fut un succès plus heureux, j'en rapportai le
muscadier; le giroflier, une espèce d'arbre à pain, le bois le lié chi, le

noyer de Babel, le mangoustan, le Rougoustan: tous arbres qui étoient
inconnus à Cayenne et que j'y déposai.

Les colonies de St. Domingue et de la Martinique (a) ne furent pas
oubliées; j'y laurai des individus de ces différentes espèces d'arbres, qui
furent sans doute mieux soignés, puisqu'on y avoit conservé des espèces
que je n'ai plus trouvés à Cayenne à mon arrivée, malheureusement les
gens civils qui ont ravagé ces deux florissantes colonies n'ont pas
épargné ces utiles végétaux; j'ai appris que les plus précieuses ex-
istaient gâtées.

Je fus dans le cours de ce même voyage que je fis pour le jardin
des plantes de Paris, un voyage qui grâce aux soins et à la surveillance
réclamer de l'un des membres de cette assemblée à qui s'adressa le
succès honorable que la société d'agriculture de Paris accorda à
L'abbé, dans son assemblée publique du mois de Juin 1799, et lui décernant
un prix, ne contribuèrent pas peu à lui faire désirer la mission qu'il
obtint l'année suivante, du gouvernement pour se rendre à Cayenne.

J'y arrivai le 27^{bre} 1799, mon premier soin fut de me présenter
auprès le gouverneur pour lui remettre les papiers dont j'étois chargé
par le ministre de la marine et lui faire part de l'objet de ma
mission, je jugeai que les difficultés qu'il oppoera aux premières demandes
que je lui fis, qu'elles ne lui étoient point agréables.

Mais ce n'étoit que des difficultés, je ne tardai pas à exprimer
des désagrémens tels, lorsque je lui demandai à prendre la direction
du jardin de Botanique, il s'y refuse et m'envoie sans différence
quelconque, s'insister auprès de lui et toujours inutilement, fatigué de
ses refus qui durèrent pendant plus de huit jours, j'eus recours au
ministre de la marine, il cède enfin à mes demandes
réclamer et la direction du jardin m'est rendue.

Quelle fut ma surprise, je ne trouvai plus le mangoustan, le
Rougoustan, le Libanier et le Ruve, ni dans le jardin de Madagascar, que j'y avais
apporté et qui m'avoient coûté tant de soins; ils avoient disparus
-qu'on ne leur en avait donné aucun, je demandai aussitôt dans

(a) En 1791 et 1792, je fis deux voyages dans ces colonies de plusieurs arbres à espèces
et autres.

quel état étaient les peuples; on ne peut rien donner aucune nouvelle; on ne savait plus même, si le vrai peuplé existait à Cayenne, j'allai de suite à l'endroit où je les avais plantés; je les trouvai abandonnés, languissants et prêts à périr.

Les muscadiers que je n'avais plus eus, furent heureusement, déposés au même endroit, navaient plus éprouvé le même sort; ils avaient profité, à faire plaisir, par les soins particuliers du C^{te} Rogee, chirurgien major de la colonie, homme respectable et digne de son état, et il me vint à l'esprit que peut contribuer au progrès des sciences et à la prospérité de son pays: je lui donnai cet éloge, trop heureux, de pouvoir lui donner ma reconnaissance.

Mais ce n'était que assez d'être en possession du jardin de Botanique: il fallait des hommes pour cultiver un sol aussi ingrat que celui qu'on y avait destiné; j'en fis la demande que je fus obligé de répéter plusieurs fois, enfin on me donna trois nègres qui n'étaient que en état de suffire aux travaux, cela ne me donna pas, avec du temps et de la patience, je parvins avec le secours de ces trois nègres à défricher un peu de terrain où je fis des semis de des Boutures de poissons, des manchettes &c.

Je donnai un soin particulier à tous les arbres qui me restaient encore; je les multipliai, soit de marcottes, soit de boutures, de manière à en avoir l'espèce et j'ai continué jusqu'au moment où ils ont produit des fruits et où j'ai pu les propager en quantité.

Lorsqu'une fois les pépinières furent bien garnies et que les individus me paraissent assez forts, j'invitai les colons qui désiraient se livrer à la culture de ces arbres, à former leurs demandes particulières, afin d'en connaître d'abord le nombre et de pouvoir régler la distribution, à raison des individus existants dans les pépinières, et de la quantité des demandeurs.

Jusqu'à cette époque les habitants n'avaient pu profiter l'avantage de ces cultures; il fallut attendre cinq années (B) sans rien recueillir; ces objets étaient une spéculation trop éloignée, pour quiconque vivait.

(B) Le ginseng et le macis ne produisirent que la cinquième année de leur plantation.

faire une fortune rapide, et pour recueillir le fruit de son travail au bout
d'un an et dix huit mois, par la culture ordinaire de la colonie.
Il fallut donc commencer par leur proposer, qu'ils y procédaient par
des girofliers et autres arbres à épices, dans leurs plantations
annuelles; sans autres préjudice ni aux uns ni aux autres; qu'au
contraire, les girofliers feraient abriter par les autres plantations,
pendant leur jeune âge; et qu'au moment où elles se croiraient de
rapport ils auraient une plantation considérable en épices, et sur
un terrain qu'ils étaient obligés d'abandonner, comme épices, sans
qu'il leur en fut coûté plus d'entretien; persuadés par la force de
ce raisonnement plusieurs se livrèrent à ce genre de culture et avec avantage.

Le giroflier et le canellier existaient à Cayenne, depuis longtemps;
le gouvernement avait fait de grands sacrifices pour les y introduire; et
sa volonté était, sans doute, qu'ils y fussent cultivés avec soin et par les
habitants: pour s'en tenir à l'ordonnance de la colonie; —
généralité aux qui s'en étaient déjà procurés quelque quantité, qu'ils
signifiaient avec toute sorte d'attention; ils rendaient une ordonnance qui
proscrivait à trois cens qui ne possédaient de les rapporter, sans peine
d'amende et d'emprisonnement; de manière que personne n'osa enlever
de telles épices; trois ou quatre de ces individus échappèrent seulement
aux poursuites d'une aussi atroce tyrannie, pour les faire parvenir au
les particuliers de les cueillir dans le milieu des bois ou l'ouïe de leur
établissement; il y eut des emprisonnements de fait à ce sujet.

Quelle peste n'occasionna pour une administration aussi destructive,
les habitants n'osèrent plus se livrer à cette culture, et la perdirent de
vue. J'ai vu un des girofliers sauvés de la manière dont je viens de le
dire, rapportés à son propriétaire toute livree de girofles; et encore ne
fut-il pour perdre la racine, faute d'échelles assez grandes pour
atteindre aux hauts des branches (c) la colonie serait aujourd'hui
flourissante en ce genre de culture si on eût osé.

Jusqu'au jour je n'avais été chargé que du jardin de botanique, mais

(c) Le giroflier a 40 à 50 pieds de haut.

quelques mois après avoir arrivé dans la colonie, la municipalité qui consistoit de six organistes s'empara de l'administration du jardin de Botanique et de l'habitation des pépinières dite la gabouille; l'assemblée coloniale lui enjoignit de renvoyer à prendre encore la direction de cette habitation; afin de remédier au déperissement que les arbres avoient éprouvé sous l'ancienne administration. Je fus appelé au conseil de la commune; on lui me pria d'indiquer les moyens les plus propres pour améliorer et améliorer cette plantation; je ne pus en dire d'avis sous avis me l'établissement; je demandai en conséquence qu'on me feroit les moyens de me transporter, ce qui ne fut accordé.

Arrivé sur cette habitation, je vis avec douleur des arbres très vigoureux abandonnés au soin d'un économe qui n'en connoissoit que le prix et qui y apportoit peu d'attention; je les vis chargés de guano; enlevés et jetés dans le bois et de hommes qui les étoient; je revins pour la visiter; que cette terre étoit une des meilleures de la colonie, et des plus propres à ce genre de plantation. Je donnai aussitôt des ordres à l'économe pour faire exécuter les travaux les plus pressés, ensuite je retournai à Cayenne où je présentai à la municipalité le résultat de mes observations; alors j'obtins un plus grand nombre d'hommes; que j'employai à faire replanter tous ces arbres qui en avoient un besoin urgent; à en nettoyer; à faire l'habitation; à planter cinq cents individus, à former des pépinières; à faire des cahiers pour la récolte; à construire des cabanes pour servir de séchoirs pour le sucre, et des magasins pour recevoir le girofle séché; factories, en un mot des lieux qui depuis longtemps ne faisoient presque rien.

Il fut convenu, satisfaisant et même de vous faire voir les produits de cette habitation, et les augmentations qui s'y ont faites depuis 1791.

Cette même année elle produisit 82 barils de girofle; le Brésil communément en lève; ce qui fit un produit de 8200 livres; quant en 1792 elle donna 23000 mètres; en 1793, 22000; en 1794, 17500; en 1795, la récolte manqua totalement pour l'effet des vents de nord et de sud.

trop abondantes. (D) Il n'en fut recolté qu'une douzaine de barils; mais la recolté de cette année 1796, aura vraisemblablement compensé celle de l'année dernière presque tous les jeunes arbres, au moment où je suis parti, étaient couverts de fruits et autant qu'il est possible, d'un jupon pour les apparues, elle n'en était la plus abondante, je l'évalue au moins à 20000 pesant.

Cette augmentation de revenu est d'autant plus intéressante qu'elle a été produite jusqu'à ce jour par 20000 giroflées, ce dans le nombre, il y en a encore qui n'ont presque rien rapporté, par l'effet de la rigueur qui est d'une force admirable.

Il est encore bon de remarquer que le produit de chaque année n'est pas égal; une année, c'est la grande recolté; l'année suivante c'est la petite; ce qui est occasionné par l'épuisement des arbres qui ont rapporté extraordinairement l'année d'après, et par les gelées qui ont été faites à diverses reprises: ce je conviens de la que, si on quatre mille giroflées rapportèrent tous ensemble, ils donneraient annuellement un produit de 18000 livres pesant de girofle.

Toutefois, je ne puis que me louer de l'attention que mérite un pareil établissement; en combien il est encore plus intéressant, maintenant qu'il en reste 18000 giroflées, plantées depuis 1795, ce terrain en bon état, lorsque dans quelques temps, ils feront tous un rapport, ce dans le cas de produire chacun six livres de girofle par année, ce qui n'est pas beaucoup, après un des individus, ce donnera totale ce trente cinq livres, cela formera un produit de 216000 livres pesant, qui a raison de six francs les livres, comme le girofle s'en vend, ce plus bon prix, jusqu'à ce jour, sur les lieux, son maximum d'un 120000.

Mon intention n'était pas de donner la ce établissement, je voulais le porter à 20000 individus; sans compter les provisions, ce celles ce muscadines que je me disposais à y multiplier en quantité, il y en a déjà beaucoup de ces deux genres, ainsi que de cette espèce d'arbre à pain qui rapporte presque toute l'année, des fruits que les

(D) ordinairement, quand les vents de nord se font sentir avec trop de violence, dans ce continent, ils produisent sur les végétaux, les mêmes effets que le gel; ils culbutent ce les jeunes végétaux qui se développent.

negres aiment beaucoup, et qu'ils mangent en les faisant bouillir comme
du chatouille; à cet effet, déjà une quantité de bien étuvé abbatu; et ce
grois n'a été retardé que pour la liberté des noirs et par les entraves
que j'ai éprouvées moi-même.

Ces établissements se disposent de manière que tous les Batiments
se trouvent pour la suite au centre des plantations; la manufacture
ou fabrique que j'y ai fait construire, n'a coûté que la main d'œuvre des
constructeurs; les bois de charpente et autres matériaux, ont été faits et
transportés par les negres de l'habitation; elle a été entièrement
construite dans l'espace de huit mois; elle a 115 pieds de long, sur 27
de large, bâtie très solidement, et en bon bois; elle est exposée est et
ouest, de manière que par deux côtés ne soit nullement ombragé
pendant le cours de la journée, et qu'on a la faculté de faire subir
le girofle par le moyen des toises (c) qui y sont pratiqués et qu'on
entre et sort à volonté et très promptement; elle est distribuée de manière
à recevoir 80 toises; elle a deux galeries, la première pour recevoir
le girofle vert, et la seconde le girofle sec, enfin cette fabrique est si
commode qu'il n'y a nulle difficulté à faire subir le girofle dans
sa perfection, et que trois ou quatre personnes à peine sont suffisantes
pour le service qu'exige cette manufacture.

Il n'en étoit pas de même au paravant; il falloit mettre le
le girofle au soleil sur des draps, des nattes et des claies; il falloit
un nombre de personnes pour retirer l'humidité de la pluie, qui est
très abondante pendant les premiers mois de la saison; quoique l'usage
et la force suivent le besoin; il arrivoit très souvent qu'on étoit
deux jours sans pouvoir le mettre au soleil; et se trouvant en cela
faute de logement, il seroit à craindre: ce qui le feroit blanchir, perdre
ses huiles essentielles et devoit pour ainsi dire d'avoir gris.

Pour avoir le parti le plus avantageux du vent, il est nécessaire
de le planter en haies sur trois rangs à deux pieds de distance, et

(c) Ces toises sont faites par les esclaves, dont deux à chaque extrémité, et deux au
milieu; ils reçoivent sur deux pieds de bois de sept pouces d'épaisseur; ils passent les uns
sur les autres sans aucunement, par le moyen des cordes qui y sont pratiqués.

tour sans. Il fait le coup de la première année à 8 pouces au dessus de la
superficie de la terre, et au moment de la végétation; l'arbre se trouvant
certainement par ce procédé ne pousse que des Branches droites et presque
sans nœuds; très peu de collatérales; de sorte que l'arbre est plus fin
et plus facile à lever, la canule plus belle à l'œil et d'un plus
grand prix dans le commerce; la production de la première année n'est
pas abondante, mais elle le devient les années suivantes; la fabrication
de cette denrée peut se faire par des bras qui ne font guère à
aucun travail pénible, comme les Vieillards, les infirmes et les enfans;
elle ne nécessite d'ailleurs aucune dépense. (6)

Le Doirion qu'on peut cultiver avec succès dans la colonie, ne
présente pas un objet de grande spéculation dans le moment; n'y étant
pas abondamment multiplié, mais il vaudra l'attention dans quelques temps
sa culture est des plus faciles; il suffit de le planter au pied d'une
immortelle ou d'un montain, sur arbrisseaux, de manière à ce qu'il
y puisse grimper, et sur un espace à peu près, comme fait le lierre, sur
muraillon; lorsqu'il est parvenu à la hauteur de dix pieds on l'éteut
l'arbre qui lui sert de tuteur, afin de faciliter la circulation de l'air;
il se y attache aux racines qui partent de chaque des nœuds, le
goûter que j'ai recueilli par ceux que j'ai apportés de l'Inde; est bien
au dessus, quoique plus qu'au lieu de l'Inde, il est très aromatisé,
piquant, quoique en bon goût; un seul plant m'en a donné six livres
encore ne fait-il pas planter dans un terrain convenable.

Le muscadier ou celui de tout les arbres à épices le moins
multiplié dans la colonie, ceux que j'ai apportés de l'Inde ont donné
des fruits cette année en abondance, que j'ai plantés; ce j'ai vu avec
satisfaction avant mon départ, que plusieurs avaient germé; les plus
muscadées en font très belles.

Voilà l'état de cette quatrième espèce d'épice assurée dans
la colonie; sa culture peut servir d'agrément dans un royaume, dans une
allée etc. tant par sa beauté que par l'usage de ses fruits et de son
suc qui répandent une odeur agréable.

(6) on a remarqué très souvent sous l'arbre de la terre de canelle, les angles sud-est
C'est un très bon fruit, il est très bon par ceux.

Le girofle est le plus délicat à élève, de tous ces arbres, il a besoin d'être ombragé pendant sa jeunesse et jusqu'à ce qu'il soit parvenu à hauteur d'homme; sans cette précaution le soleil le brûle, le hannais qui est très utile pour lui même et d'un grand produit, fut communément à cet effet, en le plantant dans les interlignes.

Peut-être étoient, sans rien bien aisé de connaître le nombre d'individus de ces différentes espèces d'arbres qui sont sortis des pépinières et qui ont été distribués aux colons cultivateurs, le tableau qui se trouve à la fin de ce mémoire vous indiquera la quantité qui a été distribuée pour année et le nom de son divers cultivateurs, je me contentai de vous en offrir ici le résultat.

Il est sorti des pépinières nationales.

52427 girofle

6220 Canelliers

440 Paviers

1262 arbres à pain

128 Bédaniers (terminalis)

27 cannes à sucre, Natives de batavia.

5 Takhons (Spadane)

16 Patins (catalans)

11 Mangiers (Mangifera)

11 Vanilliers (Spidendrum)

Tous ces arbres ont été plantés à Cayenne, je ne parle point ici de ceux que j'ai fait passer à la Martinique, à la Guadeloupe, à Maria Galante et en France; le tableau en contient le détail.

J'obtins en 1792, des Citoyens Guillot, commissaire civil du gouverneur exécutif, envoyé dans cette colonie, et Dalain gouverneur, un terrain, pour former un nouveau jardin de Botanique, situé à trois quarts de lieue de la ville de Cayenne; et arrosé par une fontaine qui ne tarit jamais, coulant d'une montagne qui offre une chute de 20 pieds; j'entrepris le défoulement de cet établissement le 14 février ~~1792~~ année, et j'en mis en culture environ 50 tiers de quarrés; entourés de fosses de six pieds de large sur quatre de

profondeur; leau de cette fontaine est distribuée dans trois canaux,
de manière à submerger en totalité, ou en partie, tout le jardin,
faisant la nuance de diverses plantes; ce qui est d'un avantage
inappréciable dans un climat aussi brûlant.

Ce terrain ainsi disposé se pouvant être agrandi autant qu'il
en sera nécessaire; j'y transportai de suite les arbres de l'Inde, qui
y réussissent très bien; j'y formai des pépinières de tous les arbres
à épines, les quels font de toute beauté; mais le plus intéressant
de cet établissement est sa situation et la diversité de ses terres,
il y en a d'humides, de moins humides, de sèches et d'arides;
de sorte qu'on peut y cultiver toutes sortes de plantes.

Mes instructions étoient en formant ce jardin d'y cultiver
une grande quantité d'arbres à épines, qui en me fournissant de
quoi alimenter les pépinières auraient produit un revenu assez
considérable pour subvenir à son entretien, et rembourser les avances
faites, tant pour les ouvriers, que pour le matériel, de sorte qu'on
luc d'être onéreux au gouvernement, il lui aurait été profitable.

Le Citoyen Anand Corio, ordonnateur, établi à ma sollicitation,
une ménagerie considérable attenante au jardin de Botanique; elle
a été d'un grand secours pour la viande en l'hospice dans le
temps où la ville manquait de viande.

J'avais demandé au Citoyen Guillot de me procurer les
moyens de faire voyager dans l'intérieur des terres de la
Guyane française pour aller à la recherche d'une infinité de
végétaux utiles à la médecine, au commerce et aux arts; pour
rassembler ces belles espèces de bois de couleur et de construction;
ainsi que les arbres qui produisent la gomme et les résines. Orde
en un mot pour enrichir l'habitation d'une infinité de choses
utiles, qui peuvent se trouver et qu'on n'y connaît point. Mon
dessein étoit de les cultiver dans le jardin de Botanique, et de les
multiplier en assez grand nombre; pour en faire des plantations
aux environs de Cayenne, sur des terres incultes; le C.^{te} Guillot

étais cette fois un vain, ce j'allais mettre ce projet à exécution
lorsque ce citoyen fut remplacé. ainsi je n'ai pu effectuer ce voyage
faute de moyens (9).

Je n'ai fait seulement quelques ans à mes frais, dans
quelques parties de la colonie, mais trop courtes, et à une trop
petite distance, parce que je ne pourrais pas les faire plus longes,
à moins d'un voyage très bon qui les étaiant n'ont pas été
infructueux, tant que les diverses plantes que j'ai recueillies, que pour
des objets d'histoire naturelle que j'avais rassemblés: malheureusement
deux envois intéressants que j'avais fait, l'un par la voie de
Bordeaux et l'autre par celle du Havre paraissent perdus.

Il paraît aussi que celui que je fis au mois de septembre, en
recommandant de diverses espèces de bois, ce qui fut chargé sur la
gabare de L'Etat, le Domédave, a eu le même sort; un de ces
recommandations devant rester à l'orient pour y subir des expériences
de comparaison; l'autre était pour le cabinet d'histoire naturelle
de Paris.

J'ai vu par une lettre que le citoyen Etienne, m'a écrit, que
nia que rien non plus une caisse considérable remplie de grains
fruits dans de la terre, que je lui envoyais; cette caisse était
à Paris au C^{te} D'iver de la croix, ordonnateur de la marine à
Bordeaux: ce avait été chargé sur le navire, le Melampus, commandé
par le capitaine Dubard.

ainsi toutes mes peines tous mes travaux ont été perdus
par la faiblesse et par moi.

La seule satisfaction qui me reste est celle d'avoir vu de
l'établissement utile à la république, et de lui avoir fourni une
branche de commerce de plus, dans une colonie infiniment intéressante
et d'une étendue immense; mais ne réfléchissant pour toute propriété
que nous avons; réunissant tous les avantages, pour toutes sortes
de cultures; une terre délicieuse, bien arrosée, et fertile; environnée de

(9) Pour faire ce voyage, il faut des moyens particuliers, mais pour un
gouvernement; il faut des hommes durs et déjà acclimatés pour résister aux
fatigues et aux privations qu'un climat brûlant leur ôte d'habitude à supporter.

plus belles forêts du monde; par plus mal sein en peut être moins
que celui des autres colonies, quoiqu'il n'ait pour cette réputation,
par l'expédition malheureuse qui a été faite en 1763, en qui
n'avait été combiné que pour faire périr des malheureux, ou pour
enrichir les agents qui la dirigeaient.

Pour rendre cette colonie une des plus florissantes, il lui faut
donner une administration sage; éclairée et fidèle; puissent-ils
être exaucés les vœux que je forme, tant pour le bien général
que pour le repos de l'humanité, qui trop long temps a
souffert dans ces contrées lointaines.

Montcalm